



Une fille, pauvre mais serviable et très pieuse, vivait seule avec sa vieille mère. Leur misère était devenue si grande qu'elles croyaient qu'elles allaient mourir de faim.

Avec cette idée en tête, la pauvre fille, qui avait confiance en Dieu, sortit de leur misérable cabane, et pénétra dans le bois voisin.

Elle ne tarda pas à rencontrer une vieille femme qui, devinant (c'était une fée) la détresse de la jeune fille, lui donna un petit pot bien précieux.

— Tu n'auras qu'à prononcer ces trois mots, dit la vieille : « petit pot, cuis ! » Il se mettra aussitôt à te faire une douce et excellente bouillie de millet ; et quand tu auras dit : « petit pot, arrête-toi ! » Il s'arrêtera immédiatement.

La jeune fille s'empressa d'apporter à sa mère ce pot merveilleux. A partir de ce moment, la pauvreté et la faim quittèrent leur humble cabane, et elles purent se régaler de bouillie autant qu'elles le voulaient.

Un jour, la jeune fille dut aller faire une course hors du village.

Pendant son absence la mère eut faim, et se hâta de dire :

— Petit pot, cuis.

Petit pot ne se fit pas répéter, et la vieille mangea jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée.

Elle voulut alors arrêter le petit pot. Mais par malheur elle ignorait les mots qu'il fallait prononcer pour cela.

Le petit pot continua donc de cuire, de cuire toujours plus et plus fort, si bien que la bouillie ne tarda pas à déborder du vase, puis à remplir la cuisine, puis à inonder la maison.

Heureusement, la vieille était sortie de chez elle et était allée prévenir ses voisins. Elle avait eu bien raison parce que le petit pot continua à produire de la bouillie qui inonda la maison d'à côté, puis une autre, puis encore une autre, puis enfin toute la rue.

Cela devenait d'autant plus effrayant que personne dans le village ne savait comment s'y prendre pour arrêter ce déluge.

De son côté, la jeune fille, qui ne se doutait pas de ce qui arrivait chez elle, revenait tranquillement au village quand elle vit les villageois s'agiter en criant.

Elle accéléra immédiatement le pas pour voir ce qui se passait. Quand elle vit une coulée de bouillie se répandre dans la rue, elle comprit et s'écria :

— Petit pot ! Arrête-toi !

Et aussitôt le petit pot s'arrêta.

Les habitants du village, qui désirèrent rentrer dans leurs maisons, durent avaler beaucoup de bouillie, beaucoup plus qu'ils n'en voulaient.

Ce conte prouve qu'on fait toujours mal ce qu'on ne sait faire qu'à demi.

Jacob et Wilhelm GRIMM, *La douce bouillie*, 1885



Un chat et une souris s'étaient liés d'amitié et vivaient ensemble dans un grenier. La souris était raisonnable et parcimonieuse et, bien que ce soit à peine le début de l'été, elle songeait déjà aux rigueurs de l'hiver.

Un jour, elle dénicha un gros morceau de lard et courut prévenir son compagnon.

— Nous aurons des provisions pour la mauvaise saison ! lui dit-elle, toute joyeuse.

Le chat qui somnolait au soleil, ouvrit un œil et s'étira nonchalamment.

— Où cacher ce lard ? demanda-t-elle. Certainement pas dans le grenier, nous risquerions d'être tentés !

— On pourrait le cacher dans l'église, proposa le chat.

Et ils y cachèrent leur trésor. La souris, qui n'avait plus d'inquiétude, profitait de la vie, le cœur léger.

Mais le chat, qui était fort gourmand, ne cessait de penser au morceau de lard. « Pourquoi attendre tout ce temps ? se disait-il

en se léchant les babines. J'en mangerais bien un morceau maintenant ... »

— Ma cousine, qui vit dans le grenier à blé, vient d'avoir un chaton tigré. Je suis son parrain et je dois me rendre demain à son baptême, dit-il à la souris, ayant trouvé un prétexte pour se rendre à l'église sans éveiller la méfiance de sa compagne.

— Amuse-toi bien ! lui répondit gentiment la souris. S'il reste quelques miettes du repas, pense à moi !

Le lendemain, le chat se rendit à l'église. Il sortit le morceau de lard de dessous l'autel et, après l'avoir reniflé et léché, il en mangea toute la couenne. Rassasié, il alla s'allonger sur un toit et se chauffa paresseusement au soleil.

— Regarde comme notre grenier est propre, lui dit la souris quand il rentra le soir, j'ai passé la journée à ranger. Et toi, t'es-tu bien amusé ?

— Oh oui ! dit le chat. C'était un beau baptême ! J'ai bien mangé, mais dommage pour toi, il ne restait aucune miette ...

— Tant pis, dit la souris, un peu déçue. Comment s'appelle ton filleul ?

— Il s'appelle ... hésita le chat. Il s'appelle ... le Bord !

— Quel drôle de nom ! murmura-t-elle en hochant la tête.

Mais le chat s'était déjà pelotonné dans un coin du grenier pour dormir.

— Ma cousine qui vit dans le débarras vient d'avoir un chaton tout blanc, lui dit le chat quelques jours plus tard. Je suis son parrain et demain je dois me rendre à son baptême.

— Amuse-toi bien ! lui répondit gentiment la souris. S'il reste quelques miettes du repas, pense à moi ...

Le chat se rendit pour la deuxième fois à l'église. Il sortit le morceau de lard de dessous l'autel, en mangea une bonne moitié et s'installa de nouveau sur un toit pour dormir au soleil.

Quand il rentra chez lui le soir, le grenier était propre.

— Tu as dû passer la journée à ranger ! dit-il à la souris.

— Comme tu vois ! dit la souris, toute fière. Et toi, t'es-tu bien amusé ?

— Oh oui ! dit le chat en se léchant les babines. J'ai bien mangé mais dommage pour toi, il ne restait aucune miette.

— Tant pis ! dit la souris un peu déçue. Comment s'appelle ton filleul ?

— Il s'appelle la Moitié ! répondit le chat sans hésiter, car il avait bien réfléchi à la question avant de rentrer.

— Quel drôle de nom ! murmura la souris.

Le chat eut bien quelques remords d'avoir mangé la moitié de leurs provisions pour l'hiver, mais la gourmandise fut plus forte !

— Ma tante qui vit au moulin vient d'avoir un chaton tout noir. Je suis son parrain et je dois me rendre au baptême, dit-il le lendemain à la souris.

— Amuse-toi bien ! lui dit-elle

Le chat mangea presque tout ce qui restait du lard et n'en laissa qu'un petit morceau.

« C'est pour la souris » pensa-t-il d'abord. « Si elle était là, elle le partagerait avec moi », se dit-il ensuite ... Et il en mangea encore un peu.

« Si elle était là, elle le partagerait avec moi », pensa-t-il encore... Bientôt, il en resta si peu qu'il préféra tout avaler.

— As-tu bien mangé ? lui demanda la souris à son retour.

— Oh oui ! répondit le chat en la regardant d'un drôle d'œil. Il n'en reste plus une miette.

— Tant pis ! dit la souris avec dépit. Comment s'appelle ton filleul ?

— Tout entier ! répondit le chat.

— Quel nom bizarre !

— C'est le sien ! cria le chat. Tu ne sors jamais de ce grenier, comment peux-tu être au courant des choses.

La souris fut stupéfaite car jamais son ami ne lui avait parlé sur ce ton. Elle ravala ses larmes et, avec le temps, oubliâ leur dispute.

— Allons à l'église chercher nos provisions, dit la petite souris.

Le chat la suivit sans rien dire. Elle regarda partout sous l'autel mais n'y trouva pas le morceau de lard !

— Où est-il ? pleura-t-elle. Que s'est-il passé ?

— Un voleur, sans doute... murmura le chat en regardant ailleurs.

La petite souris comprit soudain que son ami l'avait trompée.

— C'est toi qui a tout mangé ! cria-t-elle. menteur ! Egoïste ! Perfide ! Goinfre...

Elle l'accabla de tant de reproches que le chat ne put le supporter, et plutôt que de l'entendre hurler de la sorte, il préféra la manger.

Cela ne pouvait pas se terminer autrement car un chat et une souris ne peuvent rester amis longtemps ...



COLLECTIF, « Le chat et la souris », *Histoires du soir autour du monde*, 2008



Chapitre 1

Je déteste qu'on me crie dans mes oreilles. Et ce matin, ils sont trois à hurler :

— Bon anniversaire, Thérèse !

Très gentils, merci. Mais je me méfie : l'an dernier, ils m'ont offert un lapin en peluche.

— Pour toi ! Cadeau ! dit Suzanne en montrant la porte du jardin. Il y a un trou au bas de la porte. Un trou carré avec un truc en plastique coincé à l'intérieur.

— Voilà ta chatière, explique papa.

Ma quoi ?

Papa pousse le milieu du truc qui s'ouvre, VLOUF !

Puis se referme, VLAF !

— Avec ça, tu sors et tu rentres toute seule !

VLOUF, je sors. VLAF, je rentre. Vraiment idiot, comme cadeau.

— Essaie-la, s'il te plait ! supplie Suzanne.

Me faufiler dans ce trou riquiqui ? Non merci ! J'ai l'air d'une souris ?

Moi, j'aime bien passer par la porte, comme tout le monde. Ou bien par la fenêtre. Et je veux qu'on m'ouvre. Un miaouuuu pour sortir, un meooooo pour rentrer. C'est compliqué, ça ?

Je fais donc demi-tour.

Papa grogne, l'air têtue :

— Je te préviens : sois tu passes par là, sois tu ne sors plus.

C'est mon anniversaire ou c'est la guerre ?

Chapitre 2

C'est la guerre !

— Tu finiras bien par craquer ! rugit papa.

Il peut toujours rêver, lui ! Je me niche dans mon panier et attends la suite du programme.

Maman installe mon assiette de croquettes dehors. Ridicule ! On ne m'achète pas avec une dînette !

Alors papa a une idée horrible : il enlève ma caisse.

Matoucornette !

Je ne peux pas faire pipi sur la moquette !

Ils ont gagné. D'accord, je sors. Je me glisse dans l'affreux boyau.

Mes poils se hérissent, mes moustaches frémissent.

Vite, un pipi, puis je réfléchis. Si j'invitais mes amis ? Mathieu le pouilleux, Croque-poubelle et Pépé la Sardine !

Des terreurs, des teigneux.

Papa veut du VLOUF ? Il en aura ! Quelques miaouuuuuu, et les canailles sont là.

_ Faites comme chez vous, les filous !

Vlouf ! Vlouf ! Vlouf !

Trois fois claqué le plastique.

Je les connais les trois lascars. Ils vont bondir sur les armoires !

Farfouiller les placards, les tiroirs ! Dans une minute c'est le bazar !

Papa et maman sont comme fous ! Ils courent après les matous,

qui griffent, crachent, grimpent aux rideaux. Maman les chasse à

coup de balai, papa leur balance un grand seau d'eau.

Moi, je me régale du spectacle. Beau travail les canailles !

Chapitre 3

Ils sont partis. Maman dit :

_ Ah ! Les bandits !

Et papa peste.

Fin de la première partie. Passons à la suite.

Je grimpe sur le mur et appelle mon vieil ennemi : Lucien, le chien des voisins. Un vaurien.

Le voilà qui déboule, couinant, bavant, sautant, claquant du bec.

Un coup de griffes sur la truffe et il devient furieux.

D'un bond, il franchit le mur et se lance à mes trousses.

Trop lourd, Lucien !

Je me faufile dans la chatière. Il s'écrase sur la porte.

Trop gros, Lucien !

Il essaie de passer par le trou !

Trop bête, Lucien !

D'un coup de croc, il croque le plastique et le craque.

Trop brutal, Lucien !

— Luuuucien ! Viens ici, galopin !

Lucien s'en va, vaincu.

Une fois de plus, il a perdu.

La chatière est en miettes. Maman et Suzanne contemplent les morceaux du cadeau.

— Tu crois qu'on peut la réparer ? dit Suzanne.

Maman ne répond pas. Ni papa. Ils ont perdu, eux aussi.

Dans le silence, je lance meoooo ! assourdissant.

Puis je trotte vers la porte fermée. L'air de rien.

— Meaoooo! je répète.

Et Suzanne ouvre la porte.

Comme à une vraie personne.

Je suis Thérèse Miaou, oui ou non ?

Gérard MONCOMBLE, *Jamais vu un cadeau aussi nul !*, Hatier, 2008





21. LA SORCIÈRE AMOUREUSE

C'était une vieille, très vieille sorcière. Elle habitait une maisonnette au fond des bois, près de la source des Trois Rochers.

Un jour, un jeune homme passe devant sa fenêtre. Il était beau. Plus beau que les princes des contes de fées. Et bien plus beau que les cow-boys des publicités télévisées.

La vieille sorcière fut émue, tout d'abord, puis troublée, et enfin amoureuse. Plus amoureuse qu'elle ne l'avait jamais été.

Naturellement, elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Elle feuilleta toutes sortes de vieux grimoires remplis de formules magiques, elle courut les bois à la recherche d'ingrédients mystérieux, elle coupa, hacha, mixa, mélangea, pesa, ajouta, remua, goûta... Et au petit matin, elle mit en bouteilles un plein chaudron d'élixir pour rajeunir.

Au début de l'après-midi, elle avala une bouteille d'élixir. Comme c'était très amer, elle procédait ainsi : un verre d'élixir, un carré de chocolat, un verre d'élixir, un bonbon à la fraise. Et ainsi de

suite. Après le dernier verre, elle était redevenue jeune et jolie. Si jolie qu'elle aurait pu faire carrière au cinéma. Ou devenir institutrice.

Avec deux toiles d'araignées, un peu de poudre de crapaud et une formule magique découpée dans le journal de mode des sorcières, elle se confectionna une merveilleuse robe décolletée, garnie de dentelles. Dans son jardin, elle cueillit une rose blanche, la trempa dans un philtre d'amour et l'épingla à son corsage.

Ensuite, elle s'assit sur un banc, devant la porte et attendit. Elle n'attendit pas longtemps. Sur le chemin, apparut le beau jeune homme, vêtu d'un riche costume brodé d'or, une fleur blanche à la boutonnière.

Le jeune homme salua la sorcière, la conversation s'engagea et, comme la sorcière était pressée, au bout d'un quart d'heure, le jeune homme était fou amoureux. Cinq minutes après, ils échangeaient leur premier baiser. Puis brusquement, la sorcière se leva et dit très vite :

« A demain, mon bel amour ! »

Et elle s'enferma à double tour dans sa maisonnette. Il était temps!
Quelques secondes plus tard, la belle jeune fille était redevenue
une vieille, très vieille sorcière : l'élixir avait cessé d'agir.

Et ce fut ainsi tous les jours.

Une bouteille d'élixir pour rajeunir, des mots d'amour murmurés,
quelques baisers échangés, puis vite, très vite, des adieux pressés.

Le beau jeune homme ne se plaignait jamais. Il disait en souriant :
« Adieu, ma belle ! » et il partait sans même se retourner.

Après quelques semaines, par un bel après-midi d'été, la sorcière
déclara à son jeune homme qu'elle voulait l'épouser. Le jeune
homme baissa les yeux en rougissant, ils fixèrent le mariage au
lendemain matin.

Le lendemain, donc, la vieille sorcière avala trois grandes bouteilles
d'élixir pour rajeunir. Ça lui donna d'atroces douleurs d'estomac,
mais il fallait bien en passer par là.

Les deux amoureux se marièrent au village voisin. Puis ils s'en
retournèrent bien vite jusqu'à la maisonnette au fond des bois.

Dès qu'ils furent entrés, la sorcière ferma la porte à double tour: dans la cuisine, elle prépara une tisane pour son jeune époux, puis alla chercher dans la salle à manger les gâteaux aux pattes de mouche qu'elle faisait elle-même.

Mais l'élixir avait cessé d'agir. Quand elle revint à la cuisine, elle était redevenue une vieille, très vieille sorcière, au nez crochu, aux dents gâtées et à la peau plus ridée que du papier froissé.

Lorsqu'il la vit ainsi, son jeune mari la fixa un long moment sans rien dire. Puis, soudain, il éclata de rire :

« Vieille sorcière, ton élixir pour rajeunir ne vaut pas grand-chose! Mais rassure-toi, le mien n'est pas meilleur. »

Et, secoué d'un grand fou rire, le beau jeune homme se transforma peu à peu en un vieux, très vieux sorcier, au nez crochu, aux dents gâtées et à la peau plus ridée que du papier froissé.



Bernard FRIOT



22. L'INVISIBLE (1)

Sa'q sa'q... C'était au temps d'avant, au temps où vivaient les anciens. c'était pendant la lune-où-l'on-appelle-l'original, quand le vent descendu du Grand Nord fait s'envoler les outardes.

Le Peuple avait quitté les campements d'été, sur les rives de l'océan, et remontait le courant dans les canoës d'écorce. Il allait rejoindre les barrages à anguilles, plus haut sur la rivière.

A l'abri de la forêt, les femmes dressaient les wigwams, les tentes en écorce de bouleau.

Elles garnissaient le sol de nattes de sapin odorantes, de peaux de castor et de phoque. Dans ce camp, près du lac, se tenait un wigwam solitaire. Au-dessus de l'entrée, la silhouette de Tia'm l'Original veillait sur ses habitants.

Le plus valeureux des chasseurs vivait là, avec sa sœur. Chacun prenait grand soin de l'autre. Le jeune homme rapportait les plus lourdes charges de viande, les saumons les plus gras, les plus belles fourrures. On le disait puissant, généreux, irrésistible... Mais

nul ne l'avait jamais vu, sauf sa sœur. On l'avait surnommé l'Invisible.

Toutes les femmes du clan rêvaient de l'Invisible : les jeunes filles en âge de se marier brûlaient de percer son secret ; les femmes mûres, les mères et les anciennes soupiraient encore après lui. On disait qu'il épouserait la première femme capable de le voir tel qu'il était.

Chaque fois, les choses se déroulaient ainsi : une amoureuse descendait vers le lac, parée de ses plus beaux habits. Le cœur battant, elle espérait surprendre l'Invisible au retour de sa chasse. Mais elle avait beau scruter les herbes, les sous-bois, les fourrés... pas la moindre signe de sa présence.

La sœur de l'Invisible était là, occupée à racler une peau de castor. Elle accueillait l'amoureuse, calme comme un arbre :

— Pjila'si, bienvenue, disait-elle. Mon frère arrive le long de la berge, le vois-tu ?

— Oui, je le vois, bien sûr, répondait la fille pleine d'ardeur. Il est là fourbu, magnifique, cheveux au vent et muscles fiers. Il fera un parfait mari !

— Puisque tu le vois si bien, poursuivait sa sœur, dis-moi : de quoi est faite la corde de son arc ?

— D'un... tendon de caribou ! répondait la fille au hasard.

Mais la sœur secouait la tête, elle continuait :

— De quoi est faite la courroie du toboggan sur lequel il traîne ses proies ?

— D'une... baguette de frêne ! lançait la fille, au petit bonheur.

La sœur haussait les épaules, elle disait :

— Tu as tenté ta chance, tu échoues. Mon frère mérite mieux que tes mensonges. Va-t'en.

L'amoureuse repartait dépitée, en se donnant des claques sur la nuque, car les moustiques étaient féroces autour du lac.

A l'autre bout du campement vivait un vieil homme, deux fois veuf, avec ses trois filles. Il les aimait d'une égale tendresse. Mais les aînées, des jumelles, étaient nées jalouses et commères.

Leur cœur était aussi sec que leur chevelure était luisante et leur peau dorée. Elles haïssaient la cadette, qui était leur souffredouleur: elles lui réservaient toutes les corvées et la part la plus maigre au souper.

De l'aube jusqu'à la lune haute, la cadette allait puiser l'eau, ramenait le bois et les proies chassées par le père. C'est elle qui dépeçait et fumait la viande, nettoyait et teignait les peaux. Elle tressait les paniers, cueillait les racines et les baies, récoltait l'eau d'érable ou la sève de bouleau, et veillait le foyer.

Pendant ce temps, les jumelles cancaniaient en lançant des œillades aux guerriers.

Comme la cadette ne faisait jamais assez bien ou assez vite à leur goût, les deux teignes lui décochaient sans arrêt des bourrades et des coups de pied. Elles s'amusaient même à lui jeter des tisons enflammés, si bien qu'avec sa mine chétive, ses cheveux cendreaux et sa peau balafmée, on l'appelait la Brûlée.

Le vieux père, trahi par sa vue basse, ne se rendait compte de rien. Il avait été jadis grand chasseur, mais sa flèche manquait

maintenant sa cible plus souvent qu'elle ne l'atteignait. S'il s'étonnait de sentir la joue de la cadette rugueuse sous sa caresse, l'une des jumelles s'écriait :

— Ah, quelle bonne à rien ! Elle s'est éclaboussée en renversant un bol de graisse, et elle en a gaspillé la moitié !

Le vieil homme soupirait, cherchant sans les trouver les mots consolants d'une mère.

La Brûlée, pour ne pas le peiner, se taisait. Seul son chien la réconfortait.

Les trois sœurs, en âge d'être mariées, avaient un seul rêve en commun : l'Invisible. Voilà des lunes que les jumelles préparaient leur toilette pour aller le courtiser, se moquant cruellement de celles qui avaient échoué.

À grands cris, elles avaient réclamé à leur père des peaux nouvelles pour leurs robes, des piquants de porc-épic pour leurs mocassins, des coquillages pour leurs parures. À la pêche, à la chasse, le vieillard avait redoublé d'efforts. Mais qui fumait le cuir pour le teindre ? Qui ornait les peaux de motifs ocre, noir et blanc ? Qui maniait le poinçon en os ? La Brûlée, évidemment, car les

deux autres ne savaient rien faire : seule leur langue allait bon train...

Lorsque tout fut terminé, les jumelles étaient aussi éblouissantes que des filles de chef : vêtues de leur nouvelle tenue, la peau huilée, peinte d'ocre rouge, les cheveux ornés de coquillages et de piquants de porc-épic, elles gloussaient d'excitation en s'admirant dans la rivière. Mais elles n'eurent pas un remerciement pour leur sœur, et quand la Brûlée leur demanda la permission de les accompagner, les vipères lui sifflèrent au nez :

—Toi, la Brûlée, tu oses rêver de l'Invisible ? Tu n'es même pas digne de respirer le même air !

Les deux pestes traversèrent le campement en faisant onduler leurs fourrures, sous les sifflets admiratifs des hommes et l'œil envieux des autres femmes.

Arrivées au wigwam du lac, elles inspectèrent les alentours sans trouver trace de l'Invisible. La sœur de l'Invisible, en train de réparer le canoë d'écorce, les reçut comme les autres, sans un regard pour leur tenue. Elle demanda à chacune :

— Est-ce que vous voyez mon frère ?

— Quelle question, évidemment ! firent les deux teignes avec aplomb.

— De quoi est faite la corde de son arc ?

— D'un tendon de daim ! dit l'une.

— D'un boyau de caribou ! fit l'autre.

La sœur de l'Invisible fronça les sourcils.

— De quoi est faite la courroie du toboggan ?

— D'une racine de sapin, dit l'une.

— De... fibre d'érable ! fit l'autre.

— Vous n'avez rien vu du tout, dit la sœur d'une voix de torrent, vous me faites perdre mon temps.

— Assez de ces questions idiotes ! coupa l'une des jumelles, agacée. Vas-tu nous présenter ton frère, ou le garder pour toi toute seule ?

— Vous l'aurez voulu, suivez-moi, dit la sœur en tournant les talons.

Elle fit asseoir les jumelles près de l'entrée du wigwam, à l'opposé de la place d'honneur réservée à l'Invisible.

— Ce soir, c'est vous qui lui préparerez son souper, dit la sœur.

Et les teignes, qui ne savaient rien faire, durent cuisiner tant bien que mal sans rechigner. Dans la marmite en tronc d'arbre emplie d'eau, elles placèrent des pierres brûlantes tirées du feu, puis jetèrent une poignée d'anguilles. Elles ajoutèrent pêle-mêle huile de phoque, herbes, racines et tout ce qui leur tomba sous la main en guise d'assaisonnement. Un peu de leur humeur mesquine dut se glisser dans le mélange car le fumet nauséabond envahit bientôt le wigwam...

Les jumelles toussèrent, pleurèrent, s'étranglèrent, mais enfin le souper fut prêt.

— Maintenant, servez mon frère, dit la sœur de l'Invisible.

Maria DIAZ



23. L'INVISIBLE (2)

Les sœurs remplirent à ras bord l'écuelle d'écorce avec leur répugnant brouet. A ce moment, un souffle léger déplaça la portière de peau à l'entrée. On vit l'écuelle se soulever de terre. Son contenu se vida d'une gorgée silencieuse, et l'écuelle fût aussitôt reposée, laissant la soupe presque intouchée.

Une paire de mocassins d'hommes s'éleva alors dans les airs. La sœur les saisit et les accrocha à une perche pour les faire sécher. Les yeux des jumelles s'écarquillèrent comme s'ils allaient jaillir de leurs orbites.

Elles scrutèrent les moindres recoins du wigwam pour trouver la solution de l'énigme. Mais elles eurent beau s'user les yeux toute la nuit, elles ne virent pas d'autre prodige, et l'Invisible le resta.

Au matin, elles s'en retournèrent le rouge au front chez leur père, si humiliées qu'elles en oublièrent même de rosser la cadette. Cette nuit-là, Grand-Mère Lune était pleine et sa lumière baignait la couche de la Brûlée.



Un rêve vint visiter la jeune fille : Putip la Baleine apparut dans la rivière et la transporta sur son dos jusqu'à la tente de l'Invisible. Une soif terrible lui brûlait la gorge. L'Invisible l'attendait sur le seuil : il lui tendit en souriant une écorce emplie d'eau claire. Une flamme douce s'alluma dans le cœur de la Brûlée, qui sourit pendant son sommeil.

Au réveil, elle salua comme chaque jour Grand-Père Soleil avec une offrande de tabac, et alla parler à son père.

Elle qui n'avait jamais rien réclamé demanda :

— Père, à mon tour, j'irai trouver l'Invisible aujourd'hui. Que me donnerez-vous en parure ?

— Mais ma chère fille, je n'ai plus rien ! s'exclama le vieil homme navré, en montrant une poignée de coquillages cassés et vieille paire de mocassins.

— Ça ne fait rien, dit la Brûlée, je les prends, merci.

La jeune fille mit à tremper les mocassins dans la rivière, les cousit à sa taille et les broda de fins motifs colorés en piquants de porc-épic. Puis elle se tailla une tunique et des guêtres dans l'écorce tendre du bouleau, qu'elle grava d'animaux et de fleurs.

Elle enfila les brisures de coquillages en collier, noua ses cheveux en nid ébouriffé et les piqua de plumes bleues du geai.

A l'heure où les ombres s'allongent, ainsi étrangement accoutrée, la Brûlée traversa le campement, sous les quolibets des commères.

Enveloppée d'écorce, parfumée de sève, tintant au son des coquillages, elle marcha droit vers Grand-Père Soleil. Elle marchait dans les pas de son père, soutenue par l'ombre de sa mère, emplie de la force de ses Ancêtres.

Quand la Brûlée parvint au lac, la sœur de l'Invisible accordait une paire de raquettes.

Elle l'accueillit en souriant, sans commenter sa tenue.

— Vois-tu mon frère ? demanda-t-elle à la Brûlée.

Avant de répondre, la jeune fille promena son regard autour d'elle.

- _ Je le vois, répondit-elle, et... Oh ! Il est merveilleux.
- _ De quoi est faite la corde de son arc ?
- _ C'est la courbe de l'arc-en-ciel, dit sans hésiter la Brûlée.
- _ Et la courroie de son toboggan ?
- _ C'est la grande voie étoilée, le chemin des Esprits des Ancêtres, dit-elle les yeux plantés dans le ciel.
- _ Ah, s'écria la sœur de l'Invisible, tu le vois, c'est vrai ! Suis-moi !

La sœur fit s'asseoir la Brûlée au fond du wigwam, à côté du siège de l'Invisible. Elle alluma une tresse d'herbe douce et distribua la fumée autour de la Brûlée pour la purifier : de l'Est jusqu'au Nord, puis vers la Terre, le Ciel et le Soleil.

D'une bourse suspendue à son cou, elle tira sept espèces de plantes médecine qu'elle mélangea à de la graisse d'ours fondue. Elle lava les plaies de la Brûlée avec de l'eau de lune, les couvrit d'onguent et les enveloppa dans des bandages en peau d'anguille.

Elle enduisit aussi la triste chevelure et la peigna soigneusement. Ensuite, la sœur de l'Invisible tendit à la Brûlée une somptueuse robe en peau d'orignal blanche et lui dit :

— Va te baigner dans le lac et enfile ce vêtement. Quand tu seras prête, mon frère te verra.

La Brûlée entra dans l'eau fraîche jusqu'aux chevilles, jusqu'à la taille, puis elle s'immergea entièrement.

Dans l'eau, les bandelettes une à une se dénouèrent. L'onguent, une fois dissout, fit place à la peau neuve. Les cheveux s'allongèrent et se mirent à luire comme l'aile du corbeau.

Revêtue de la robe de mariage, peinte et brodée d'étoiles, ses yeux plus brillants que des braises, la Brûlée n'était plus la Brûlée, mais une beauté sans rivale...

Celui-qui-n'était-plus-l'Invisible apparut alors, aussi extraordinaire que vous l'imaginez, mais bien réel... Il contempla la jeune fille en silence, puis il lui remit en offrande une plume de l'aigle à tête blanche.

— Kwé ! la salua-t-il en souriant... Enfin nous nous sommes trouvés.

Et dans son cœur à elle, un oiseau déploya ses ailes, traversa l'océan et vola jusqu'à ma fenêtre pour me conter l'histoire.

Ce que vécurent ensuite Celui-qui-n'était-plus-l'Invisible et Celle-qui-n'était-plus-la-Brûlée, l'oiseau seul le sait... mais là-dessus il est muet !

Maria DIAZ , *L'Invisible*, conte traditionnel des Indiens Mi'kmaq.